

Alexandre Zinoviev, un peintre russe sur le front français (1914-1918)

Péronne, Historial de la Grande Guerre

18 mai-10 décembre 2017

Peintre et espion

Alexandre Zolotarenko naît à Moscou en 1889 au sein de la bourgeoisie cultivée, son père est chef d'orchestre. Très doué en dessin, il entre à L'École des beaux-arts. La guerre russo-japonaise et la première révolution de 1905 éveillent très tôt sa conscience politique. A 19 ans, inculpé de propagande socio-démocrate, il passe onze jours dans la sinistre prison de la Taganka. Une série de dessins à l'encre en livre un récit intense. Devenu agent de l'Okhrana, la police politique du tsar, il prend le nom révolutionnaire de Zinoviev. Envoyé à Paris pour sa bonne connaissance du français, il mène de front sa vie d'artiste au milieu de la bohème de Montparnasse et son travail d'agent secret chargé de surveiller les révolutionnaires russes. Envoyé à Paris pour des raisons politiques, Zinoviev s'épanouit sur le plan artistique.

Le théâtre de la guerre

Le 24 août 1914, Zinoviev s'engage dans la Légion étrangère pour défendre sa patrie d'adoption. Il fera toute sa guerre sur le front de Champagne. Photos et dessins montrent un artiste dandy devenu un authentique soldat. Dans un univers déshumanisé par la violence des combats, il peint la nature dans sa puissance de vie et les rêves des soldats comme autant d'échappées à l'enfer des tranchées. Il devient ambulancier-interprète à l'Ambulance russe aux armées françaises, ensemble de véhicules motorisés équipés pour les premiers soins et l'évacuation des blessés. Issue de l'alliance franco-russe en 1892, cette entreprise charitable est placée sous la tutelle de l'impératrice Alexandra, financée par l'aristocratie russe et gérée par la Croix-Rouge russe. Infirmier-traducteur, le peintre donne une dimension mystique à la représentation des souffrances



Soldat russe jouant de l'accordéon, 1916.

des soldats. En 1916, l'Ambulance russe est affectée au Corps expéditionnaire russe en France (CERF), venu en appui de l'armée française contre la livraison d'armes à la Russie. Désormais exclusivement interprète, Zinoviev peint soldats français et russes dans un paysage fleuri de figures féminines fantasmées et surplombé par une église détruite, rappel de la violation d'un espace sacré et image récurrente d'intercession. L'artiste retrace en 1917 la participation des Russes à l'offensive du Chemin des Dames et la victoire de Courcy. Dessins et peintures restituent la préparation de l'assaut, l'urgence de l'offensive et les terribles pertes humaines. Mais les idées révolutionnaires se répandent dans le camp russe provoquant rebellions et mutineries. Mis en danger par son passé au service de l'Okhrana, Zinoviev doit fuir le CERF et réintègre la Légion. L'artiste combattant est ainsi sélectionné pour faire campagne en Amérique en faveur du 4^e emprunt de la Liberté. Zinoviev tient son journal : écriture, dessins, peintures, photos montrent ses compagnons épuisés et désabusés par ces années de guerre, en décalage avec la ferveur d'une jeune nation qui les acclame. L'artiste apprend l'armistice à Montréal, loin de la France et de la Russie.

1917, la guerre du sculpteur Zadkine Atelier-musée Zadkine, Paris

Atelier-musée Zadkine, Paris

« *L'heure est grave, tout homme digne de ce nom doit agir, se défendre de rester inactif. Toute hésitation serait un crime* », écrit Cendrars, signataire de l'appel lancé à Paris le 29 juillet 1914, engageant les étrangers amis de la France à se mobiliser. Ossip Zadkine, né à Vitebsk en 1890, arrivé à Paris en 1910, fait partie de ces étrangers vivant en France, en majorité russe, à rejoindre la Légion étrangère. Engagé volontaire en décembre 1916, il est affecté à l'Ambulance russe. Quelques mois plus tard, il est gazé sur le front de Champagne par ce terrible gaz surnommé *l'étoile blanche*, mélange de chlore et de phosgène, qui exhale une odeur de foin coupé. Après une courte convalescence, il repart au front mais trop affaibli par un poumon atteint, il est finalement réformé en octobre 1917. Il portera toute sa vie des séquelles de cette attaque.

Une trentaine de dessins, gravés durant l'hiver 1917-1918, résume le traumatisme de l'homme transcendé par le crayon de l'artiste. L'exposition qui s'est tenue à Paris au musée Zadkine au début de l'année a réuni pour la première fois l'ensemble de ces dessins et gravures. La force de ces images fut toute de suite relevée. Zadkine ne représente pas, il montre ce qu'il a sous les yeux, ce quotidien terrible qu'il partage avec ceux qu'il dessine, les mutilés, les regards vides, les hommes épuisés, le quotidien malgré tout, des jeux de cartes, une bouteille, des hommes qui se reposent sur des paillasse semblables à des cercueils. Tout cela dessiné sur des petites feuilles de mauvais papier, dans un cadrage serré, sans ligne d'horizon, impitoyable. Il ne s'agit plus de regarder mais d'éprouver pour ensuite se souvenir.

Les voies nouvelles de la sculpture

Les premières années du 20^e siècle, tous les artistes sont marqués par la radicale brutalité des arts primitifs. La sculpture égyptienne découverte au Louvre et la sculpture romane le poussent à « *chercher la vie dans la simplification ou*



Sans titre (Le repos des deux soldats), 1918, eau-forte par Ossip Zadkine.

l'accentuation des formes ». A Montparnasse où il croise Picasso, Apollinaire et son ami Modigliani, Zadkine est une figure de l'École de Paris qui réunit nombre d'artistes français et étrangers, car pour Zadkine, « *c'est là qu'on devient sculpteur* ». Tenté un temps par la sculpture ouverte des cubistes, l'artiste après un voyage en Grèce retrouve le rythme fluide de la plastique antique. Après 1945, en souvenir des villes fracassées par la guerre, Le Havre ou Rotterdam, il réalise *La Ville détruite*. Reconnu dans le monde entier, il souhaite intégrer la sculpture dans l'espace urbain par ses *sculptures pour l'architecture*.

A côté de son œuvre sculpté, il se consacre au dessin « *qui remet d'aplomb* ». Très lié au milieu littéraire parisien, et lui-même poète, il illustre nombre de livres (1967, *Calligrammes* d'Apollinaire). A ses élèves de l'Académie de la Grande Chaumière, il recommande : « *devant la nature, regardez sans cesse, étudiez sans répit, mais sachez choisir, car de toute façon, on ne peut pas tout voir et on ne doit pas tout retenir* ».

Christine de Langle
Art Majeur

L'interview : Victor Loupan



Victor Loupan

Journaliste, éditeur et spécialiste de la Russie, membre du conseil sur les arts du Patriarcat de Moscou

Vous venez de publier *L'Histoire secrète de la Révolution russe* (éd. Du Rocher). Ayant eu accès à de nombreuses archives, loin de l'épique et du monumental, vous privilégiez l'impondérable et le mystique. Vous créez les conditions d'une « incarnation » de l'histoire de la Révolution russe. Vous cherchez à comprendre la force qui a poussé Lénine, Trotski, Staline, à sacrifier leur jeunesse à un idéal, « aujourd'hui justement, quand d'autres utopies et d'autres enthousiasmes s'emparent des esprits ».

A quel univers artistique êtes-vous sensible ?

Mon père a fondé et dirigé la première télévision de Moldavie. Ma mère était metteur en scène. J'ai été élevé dans un milieu artistique, cinéastes, acteurs, écrivains venaient à la maison. J'ai été modelé par la littérature et le cinéma. J'ai lu Balzac, Stendhal, Zola. A 15 ans, j'ai découvert Zweig, *Le joueur d'échecs* était mon livre de chevet. J'ai étudié le cinéma avec Tarkovski, puis aux États-Unis.

Un chef d'œuvre ? Pourquoi ?

Mon premier choc artistique, le film de Tarkovski, *Andreï Roublev*, sorte de Fra Angelico dans un environnement sauvage, l'occupation tatare. Le cinéma montrait pour la première fois une image non caricaturale d'un moine. Je découvrais un art : un rythme particulier, une nourriture qui vous enrichit et vous fait grandir. « *Le talent*, dit Berdiaev cité par Tarkovski, *n'est pas un don mais un fardeau donné par Dieu, si on est fidèle au talent on est fidèle à Dieu, si on prostitue son talent, on trahit Dieu* ». C'est donc un fardeau qu'il faut porter. On comprend Van Gogh, Michel-Ange. Le génie ouvre des portes pour celui qui n'a pas reçu ce don.

Quant à la littérature, je suis un homme de Dostoïevski. *Les Frères Karamazov*, c'est l'œuvre que j'ai relue le plus souvent. Je m'identifiais à Aliocha puis à l'autre frère, etc. C'est le propre d'un chef d'œuvre : comme une poupée russe, on découvre toujours quelque chose de nouveau. Alors qu'on pense en avoir fait le tour.

Éduqué en Union soviétique, que devez-vous à votre formation initiale ?

Né en Ukraine, j'ai été éduqué en Moldavie dans ces écoles d'excellence soviétiques, les *Ecoles numéro 1*. A 7 ans, j'ai appris l'écriture latine en même temps que le français.

On était tous polyglottes, une gymnastique intellectuelle qui me faisait jongler entre moldave, russe, français et anglais. En URSS, pays cosmopolite et patriotique, à l'école, on apprenait à être prêt à mourir pour la patrie. Mes parents étant opposants politiques, j'ai émigré à 19 ans en 1974.

Pour vous, quel est le rôle de la culture ?

La culture est essentielle. Le combat culturel précède le combat politique. Pour moi, il y a une culture française et une civilisation européenne, chrétienne et universelle. Permettez-moi un exemple : l'horloge fut découverte en Chine. La maîtrise du temps est perçue comme un privilège impérial et l'empereur fait enfermer le savant. Tous les deux meurent. On perd l'usage de cet étrange objet jusqu'à ce qu'un jésuite arrivé à la cour impériale, le découvre. L'Europe chrétienne met l'horloge au fronton des églises, la maîtrise du temps est offerte à tous.

Propos recueillis par Christine de Langle
Art Majeur